

Vincenzo Paglia

La famille, vocation et mission dans l'Eglise et dans le monde

Préambule

Notre rencontre est particulièrement importante puisqu'elle intervient au cœur même de notre parcours synodal. Je souhaiterais avant tout faire une observation méthodologique qui ne sera pas sans incidence sur le contenu. L'observation sur la méthode concerne la nouvelle manière de « réaliser » un Synode que le Pape François a voulu d'une certaine manière dynamiser en impliquant davantage l'ensemble de l'Eglise catholique dans toutes ses dimensions. Comme vous le savez, il a mis en chantier le Synode lors d'un Consistoire de deux jours entièrement consacré à la Famille (avec la remarquable contribution du cardinal Kasper) et puis, il a demandé une consultation universelle avec un questionnaire qui a fait le tour du monde afin de mettre sur la table toutes les questions relatives à la famille et afin de constituer la matière pour élaborer *l'Instrumentum laboris*, à partir du texte que les membres du Synode Extraordinaire ont discuté durant l'assemblée synodale du mois d'octobre dernier. Mais il s'agissait de la première étape du Synode. Ses conclusions –*la Relatio finalis*– sont devenues le texte qui a été mis à disposition de l'Eglise pour permettre une nouvelle réflexion et pour s'interroger sur tout ce qui a été « produit » jusqu'à maintenant afin de permettre de nouveaux approfondissements en vue du Synode Ordinaire du mois d'octobre prochain. Et encore une fois on souhaite l'émergence de questions pour faciliter la réflexion. Les conclusions qui parviendront au Secrétariat du Synode seront utiles pour élaborer *l'Instrumentum laboris* de la prochaine assemblée. Il s'agit là d'une procédure sans précédent qui prouve la volonté du Pape de ne rien cacher, mais d'affronter de manière responsable la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui la famille pour pouvoir susciter une nouvelle conscience de la place des familles chrétiennes et de leur mission dans l'Eglise et dans le monde.

L'observation sur le contenu concerne le sujet même du Synode, c'est-à-dire la vocation et la mission de la Famille dans l'Eglise et dans le monde contemporain. Ce sujet découle du débat qui s'est déroulé lors du Synode sur la Nouvelle Evangélisation. Durant les assemblées, le thème de la famille comme sujet de la nouvelle évangélisation s'est imposé de manière extraordinaire. Et il est devenu le thème émergent du Synode même. Le Pape François a pu se rendre compte que ce thème a été le plus plébiscité par les évêques. D'où sa décision de conférer à ce thème la place centrale de son premier Synode. Mais s'il s'agit de la raison factuelle, en vérité ce choix répond à un regard en profondeur de l'histoire de notre temps. Je pourrais dire de manière synthétique : le drame qui est en train d'ébranler les fondations du triptyque « mariage-famille-vie » est appréhendé par l'Eglise dans toute sa gravité, entre le silence de la majorité sur le cœur de la question et la fuite vers des questions périphériques. Comme on peut le constater, il n'y a pas d'autre institution internationale qui a pris autant au sérieux ce sujet. Et

pourtant nous pouvons dire que nous nous trouvons face à un sujet décisif pour le futur de l'humanité. Ce n'est donc pas un pur hasard si les thèmes du Synode ont suscité un débat qui était complètement inimaginable. D'où notre responsabilité. Nous ne sommes pas en train de traiter un sujet interne à l'Eglise mais un point crucial pour toute l'humanité.

I. La famille et la société contemporaine

A. Une situation paradoxale

Nous voyons tous la profonde crise que la famille traverse partout dans le monde, surtout là où le niveau de vie augmente. L'hégémonie d'une culture individualiste semble comme premier effet l'affaiblissement et la destruction de la famille et, avec elle, de toute forme de vie commune stable. Pourtant, chacun constate la grande utilité de l'institution familiale, créatrice d'une forme stable du tissu social. Plus que d'un projet explicite en tant que tel, cette crise est plutôt la conséquence d'une série de processus économiques, sociaux et culturels, fruit du progrès économique et de la modernisation culturelle.

La déconstruction du don originare

En effet, nous nous trouvons face à un défi que nous pourrions qualifier d'« historique ». Pour la première fois dans l'Histoire s'interrompt le lien qui unit « mariage-famille-vie », depuis toujours et justement reconnu comme la continuation de la vie et de la société humaine et ce non seulement dans la tradition catholique mais universellement. Ce triptyque a été défait et chacun- comme dans un délire d'omnipotence-le recompose suivant son bon plaisir : on peut appeler mariage tout type d'union, on peut appeler famille toute forme d'être ensemble et les enfants peuvent être obtenus par tout moyen, y compris en laboratoire.

Une culture individualiste

L'affirmation du philosophe français Gilles Lipovetsky nous fait réfléchir quand il disait que la société contemporaine est marquée par une « seconde révolution individualiste », ainsi comme ce que la sociologue française Nicole Aubert désigne comme l'affirmation de « l'individu hypermoderne ». Dans un contexte de ce genre, il est très facile de préférer la vie en commun au mariage et l'indépendance individuelle à la dépendance réciproque. La famille, définie depuis toujours « cellule fondamentale de la société », est perçue désormais comme « cellule fondamentale pour l'individu » : chacun des conjoints considère l'autre en fonction de lui-même ; chacun cherche sa propre individualisation plus que la création d'un « sujet pluriel » qui transcende les individualités pour créer un « nous » capable de faire front à la construction d'un avenir

commun. Le moi, nouveau seigneur de la réalité devient seigneur absolu également dans le mariage et dans la famille. La culture exacerbe tellement la notion d'individualité qu'elle provoque une authentique idolâtrie du moi. Le sociologue italien Giuseppe De Rita parle d' « égolatrie », d'un authentique culte du moi.

La culture contemporaine fixant comme objectif l'autonomie absolue de l'individu, est trompeuse puisqu'elle fixe un objectif irréaliste et - encore plus grave - elle ne prépare pas à faire face à l'effort et aux sacrifices que nécessite toute relation durable et vraie. Parmi les déviations les plus préoccupantes d'une telle culture figure l'incapacité de la société contemporaine à enseigner comment se construit une famille et comment on la maintient dans la durée.

Une émancipation de la femme mal-comprise

Une autre raison de l'affaiblissement de la famille est due à l'émancipation mal comprise de la femme, lorsqu'on pousse à l'assimiler au modèle masculin, qui est plus fort socialement et qui conduit à une compétition entre égaux, qui rend plus difficile la vie des couples. Il faut souligner que la fragilité des couples est menacée par la révolution sexuelle qui, dans la 2^e partie du vingtième siècle a substitué la révolution de l'amour romantique, considéré comme la condition de réussite d'un mariage. En définitive, si auparavant, le mariage devait répondre à un rêve romantique de bonheur amoureux stable, aujourd'hui, il doit aussi être le lieu où est garanti un plaisir sexuel croissant. Comme on le comprend bien, les deux conditions ne sont pas toujours réalisables et leur échec conduit souvent à chercher les mêmes objectifs – impossibles – avec un autre partenaire. La révolution sexuelle, en érigeant le plaisir sexuel comme droit de tout être humain, justifie tous les moyens pour l'obtenir, car c'est de lui que dépend le bonheur, devenu l'unique loi acceptable pour nos vies.

Une société défamiliarisée

Avec l'affaiblissement de la culture de la famille, s'affaiblit aussi la culture de la société même. Des sociologues, comme Alain Touraine, parlent de « la fin des sociétés », avec toutes les conséquences d'une réorientation que cela comporte. En effet, nous assistons à la crise des nombreuses formes de sociabilité que nous avons connues jusqu'à maintenant, des historiques partis de masse jusqu'à la communauté citadine, de la crise de la société à la famille même, entendue comme dimension associée d'existence.

Ce fait est confirmé par la croissance ininterrompue, dans de nombreux pays, du nombre de familles « unipersonnels ». Si, d'un côté, nous assistons au délitement des familles traditionnelles (père-mère-enfants), nous observons aussi un accroissement des familles formées par une seule personne. Cela signifie que la diminution du nombre de mariages religieux et civils ne s'est pas traduit dans la formation d'autres formes de vies en commun, comme par exemple les soi-disant couples de fait, mais au contraire par l'augmentation de personnes qui choisissent de vivre seul. Cela veut dire que tout lien qui comporte un engagement est considéré comme étant insupportable. L'exaltation

absolue de l'individu conduit à la dissolution de ces liens un minimum solides et durables.

B. Le désir de communauté

La dictature de l'individualisme qui détruit aux racines les relations avec les autres et le sens de coresponsabilité ne sert à personne. Bien au contraire, cela provoque la souffrance de ceux qui se séparent, qui s'éloignent les uns des autres, qui luttent les uns contre les autres. La souffrance touche avant tout les plus faibles aussi bien au sein de la famille que de la société. Les sociologues parlant de la « réalité fluide » pensent à une société marquée par le sentiment d'incertitude et du manque de confiance. Il semble que l'on ne peut croire à personne. On a reconnu les liens stables comme impossibles à réaliser donc il n'y a pas de sens à les chercher. Le désir profond de confiance, le besoin de retrouver un sol ferme et stable, l'homme doit le cacher à tout prix pour éviter les moqueries des autres. Cela ne change pas le fait que l'homme ressent toujours le désir d'un amour durable, l'homme désire que soit présente à son côté une personne sur laquelle il peut compter « dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et dans la maladie pour l'aimer tous les jours de sa vie. « Nous ne sommes pas des êtres pleinement autonomes qui se contentent des relations de nature purement intellectuelle. Nous n'existerions pas dans ce monde si chacun de nos parents ne comptait que sur lui-même et si l'admiration pour une personne du sexe opposé ne concernait que son esprit.

Le désir et en même temps la conscience du besoin de la famille ne se sont pas affaiblis chez l'homme. Ce sentiment, ce sont les personnes les plus faibles qui le ressentent et le comprennent le mieux-les enfants, les malades, les personnes âgées, les handicapés. Dans la famille, il est plus facile de se sentir accepté et non pas rejeté, aimé et non pas abandonné, accueilli et non pas repoussé. Dans un certain sens les femmes, auxquelles Dieu a confié le sort de l'homme (*Mulieris dignitatis*, 30), comprennent mieux cette réalité que les hommes. La responsabilité pour le prochain demande chaque jour beaucoup de sacrifices tout au long de la vie. Mais si nous regardons de plus près cette société individualiste, nous y apercevons beaucoup de souffrance, effet de la solitude qui dépasse considérablement - l'on peut le dire ainsi - la valeur des sacrifices que demande la vie familiale. Si nous écoutons attentivement les voix qui nous proviennent de la ville des individualistes, nous entendrons les pleurs des personnes exploitées, abandonnées, de celles dont personne n'a besoin, de celles qui désirent que quelqu'un reconnaisse leur existence comme importante et qu'il les regarde avec amour.

C. Redonner une dignité culturelle à la famille

Il est urgent de redonner dignité culturelle et centralité à la famille dans le contexte de la société contemporaine : la famille doit être remise au cœur du débat, au centre de la vision de la politique et de l'économie elle-même, ainsi que de l'Église. La société globalisée pourra trouver un futur de civilisation si et dans la mesure elle sera capable de promouvoir une culture de la famille repensée comme lien vital entre le bonheur privé et le bonheur public. Autrement la globalisation de la solitude et de

l'indifférence naviguera sans obstacles. On doit affirmer avec courage que la famille n'est pas morte. Nonobstant le très difficile moment qu'elle traverse, elle reste dans les faits la ressource la plus importante de la société contemporaine parce qu'elle crée ces biens relationnelles qu'aucune autre forme de vie ne peut créer. Elle est unique dans sa capacité génératrice de relations. Aucune autre forme n'a ses potentialités associatives. Son génome ne cesse d'exister parce qu'il représente ce qu'il y a de plus humanisant qui soit dans la société.

La famille, ressource de la société

Il est indéniable que la famille demeure encore aujourd'hui la ressource la plus précieuse de la société : en elle s'apprend le *nous* d'aujourd'hui et de demain à travers la naissance des enfants. Nous nous trouvons ici face à un thème très délicat. La tendance à n'avoir qu'un seul enfant est certainement peu prévoyante (si ce phénomène continu à croître, comme malheureusement cela semble se produire, qu'en sera-t-il d'ici quelques années du terme « frère », « sœur » ?). Pire encore sera la condition de cette société qui n'aura plus d'enfants. Prétendre qu'il y a mariage seulement parce qu'il y a de l'amour – c'est le motif retenu en soutien du mariage entre les personnes du même sexe – signifie ne pas comprendre la différence qu'il y a entre l'amour conjugal, qui par sa nature a pour finalité la génération, même seulement symboliquement, et les autres multiples formes d'amour-amitié, toutes évidemment légitimes et même souhaitables mais qui ne représentent pas le couple homme et femme qui seul est en mesure de procréer. Pour cela l'amour conjugal a sa propre dimension qui le distingue des autres. Dire que tous les liens basés sur l'amour sont égaux ne correspond pas à la vérité, parce que ce n'est pas seulement la catégorie affective à définir l'égalité. Si on considère comme égal des choses différentes seulement pour en garantir l'égal dignité et l'égalité des droits, cela signifie fonder sur quelque chose de faux une reconnaissance qui est due aussi – et peut-être surtout – à la différence.

La famille est une forme sociale unique

Un premier aspect apparaît avant tout évident : la famille est une *forme sociale* unique qui permet d'articuler de manière stable deux types de relation – celle sexuelle (masculin-féminin) et celle générationnelle (géniteur-enfant) – marquée par une irréductible différence. A la différence de l'individualisme dominant (basé sur l'idéal de l'autonomie et de l'indépendance) et des modèles procéduraux (basée sur une conception quantitative d'égalité et de droits), dans la famille se vit une interdépendance constituante et constitutive, ainsi qu'une « réciproque asymétrie ». Il s'agit d'une différence qualitative et irréductible, conservée et accompagnée pourtant dans ce qui lie et dans la réciprocité.

La famille, en outre, dans un monde dans lequel le choix est toujours et seulement provisoire, est le lieu de relations fortes qui laissent des traces profondes, tant dans le bien que dans le mal, dans la vie de chaque membre. L'autre, dans la famille, perd sa connotation d'instabilité, comme cela se produit dans la majeure partie des milieux

sociaux, et pas seulement les milieux digitaux : il suffit de changer de chaîne, d'amitié, de parti ... Lorsque l'on recherche seulement celui qui nous ressemble on tend à éviter la confrontation avec l'altérité et la vie se transforme en une grande salle de miroirs ou d'échos. Dans la famille l'autre ne peut être annulé. La famille – hétérosexuelle et reproductrice – est une forme sociale unique, une école très particulière d'éducation à l'altérité. A tel point qu'elle n'est pas seulement une ressource mais également une source vive qui alimente la sociabilité sans phagocyter les différences de chacun. Le même processus générationnel – entendu comme ouverture à la transcendance de l'enfant – implique altérité et amour sans préférence. L'enfant, par chance et au moins jusqu'à aujourd'hui, ne se choisit pas. Ni l'enfant ne choisit son géniteur.

La famille au cœur du développement humain

L'Histoire montre que la famille a rendu possible ce que d'ordinaire nous appelons *développement*. Dans les cultures dans lesquelles la double dimension constitutive de la famille – celle sexuelle et celle générationnelle – n'a pas été recomposée, le développement a été plus difficile. Par exemple, dans les pays où la responsabilité masculine n'a pas été structurante vis-à-vis des enfants, le processus de développement social a été pénalisé surtout par rapport aux femmes et aux mineurs. Où bien, l'on pense à l'éducation des enfants, à la constitution des patrimoines familiaux, à la naissance des entreprises, au rôle d'assistance réciproque entre les membres de la famille (en particulier par rapport à l'axe générationnel). En somme, la famille, dans sa qualité de plexus sexuel et symbolique, a réussi à tenir ensemble la délicate relation dimensionnelle avec les complexes fonctions sociales, permettant ainsi le développement social dans son ensemble.

Un autre aspect mérite d'être souligné : la famille, en s'ouvrant aux autres familles, est historiquement à l'origine de la ville (qui naît justement comme alliance de famille) puis de la citoyenneté, à partir de la reconnaissance de la valeur de chaque individu singulier. Cicéron le disait déjà : « familia est principium urbis et quasi seminarium rei publicae ». Pour résumer, sans la capacité d'auto organisation manifestée par la famille, le développement, dans la forme où nous le connaissons, n'aurait pu avoir lieu que plus difficilement.

II. L'Eglise et la vocation et la mission de la famille

La responsabilité de communiquer la bonne nouvelle de la famille

Le pape François a convoqué le synode non pas pour réaffirmer une doctrine désormais solide mais pour communiquer à des sociétés contemporaines perdues et pleines de solitude, la famille comme Bonne Nouvelle. Toute la communauté chrétienne doit être consciente de ce grand trésor d'amour que Dieu a donné à son Eglise. Il ne s'agit pas tant d'une doctrine que d'une réalité sociale qui se donne et que l'on doit recevoir. Pourtant, il est extrêmement important que les chrétiens, en particulier les

époux et les familles chrétiennes, vivent ce trésor et le fassent resplendir comme une réalité belle et passionnante, malgré les difficultés et les problèmes que l'on rencontre dans la vie. Dans un monde marqué par la solitude et par la violence, le mariage et la famille chrétienne sont une « bonne nouvelle » pour réaliser un nouvel humanisme dont la société contemporaine a tant besoin. D'autre part, le moment est favorable, non qu'il soit facile de communiquer cette nouvelle, mais parce qu'elle est l'unique réponse vraiment efficace au besoin d'amour qui se lève de toutes les parties du monde.

Les familles chrétiennes, malgré toutes les faiblesses qui caractérisent leur vie, offrent de nombreuses histoires de fidélité à Dieu, parfois marquées par l'héroïsme. Ces histoires familiales sont telles que le monde et l'Eglise elle-même continuent à maintenir en vie littéralement l'Eglise et la société. Les familles chrétiennes démontrent que la vocation de l'homme et de la femme au mariage et à la famille réalise une alliance extraordinaire. En elle l'attraction réciproque se transforme en transmission du don de la vie et en un engagement à la préserver, à la faire croître et à l'accompagner avec amour tout le temps, en harmonie avec la création de Dieu et avec sa Parole. Chaque fois que naît un petit garçon ou une petite fille, la famille ouvre pour la société le lieu et le temps pour apprendre une amitié et une bienveillance renouvelée entre les personnes.

Vers une théologie de la famille plus profonde et plus audacieuse

La crise que traverse aujourd'hui la famille exige une réflexion et une impulsion renouée de la part de l'Eglise. Je crois qu'il est nécessaire avant tout de relire avec une plus grande profondeur la révélation sur le mariage et la famille à partir du récit de la création, car Dieu confie à la famille la responsabilité de la création et de la société humaine. Dans la narration biblique de la création, est immédiatement confirmé le dépassement de l'individualisme qui conduit à se refermer sur soi-même et de l'autonomie qui conduit à se détacher des autres. L'auteur sacré nous montre comment Dieu, après avoir créé Adam, se reprend et dit : « Il n'est pas bon que l'homme demeure seul » (Gn 2, 18). L'homme, tel qu'il était sorti de ses mains, n'allait pas. Il créa aussi la femme, une compagne qui lui soit « adéquate ». Le cœur de cette histoire est évident : la vocation de l'homme n'est pas la solitude, mais la communion. Chaque homme a besoin de l'autre, a besoin que l'autre le complète. Tout seul il ne peut exister. Dans la narration du premier chapitre (Gn 1,27) l'auteur sacré souligne cette dimension de communion : « Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa ; homme et femme il le créa ». La personne humaine, dès son origine, n'est pas un individu, mais un « nous » : le moi et l'autre sont entre eux complémentaires. Le moi sans l'autre n'est pas une image parfaite de Dieu, qu'est le « nous », l'union complémentaire entre l'homme et la femme. La même création, en outre, nie l'autosuffisance et privilégie la nécessité du « nous », de la communion, et la famille en est l'archétype.

Le Seigneur confie à cette première famille le soin de la création et la multiplication de la génération et des rapports jusqu'aux confins de la terre. Il s'agit d'une haute vocation et une mission universelle, qui font en sorte que l'amour conjugal s'oriente vers une dynamique tendant à dépasser les seules limites de la famille biologique. Toutefois, la culture individualiste post-moderne conduit à l'inverse, c'est-à-

dire à occulter cette vocation dans une spirale individualiste. En fait, on porte une grande attention aux dynamiques psychiques du couple (attirance érotique, complicité sexuelle, gratification réciproque) et on congédie les effets de la maturité spirituelle et humaine inscrites dans l'amour conjugal et dans le projet familial. Même la catéchèse chrétienne a été influencée, en interprétant de manière restrictive l'image paulienne de l'amour entre le Christ et l'Eglise. Mais si le lien matrimonial et la dimension générative sont enfermés dans les limites étroites du couple et de la famille biologique, ils vont se détériorer inévitablement tant au niveau spirituel qu'au niveau ecclésial et social. Une bonne partie de la crise contemporaine – et pas seulement dans le milieu de la famille – est due à cette restriction romantique de l'amour conjugal et familial.

Ces brèves références nous montrent combien est nécessaire un approfondissement et aussi un dialogue entre la tradition chrétienne et les orientations de la société contemporaine (je pense à une meilleure conscience de la part de l'homme et de la femme de la dignité de leur subjectivité), sans les condamner mais plutôt en les incitant à entrer dans un cercle vertueux qui les aide à découvrir leur potentialité positive. Il s'agit d'un travail culturel qui sollicite l'engagement des laïcs croyants, qui jusqu'à maintenant pouvaient être effrayés par la crise du mariage et de la famille. La crise de la famille, surtout dans un contexte économiquement difficile conduit à la désagrégation de la société. L'Eglise doit employer toutes ses énergies pour agir de manière efficace dans ce domaine, en reconnaissant à son tour les nombreuses erreurs et les retards accumulés. *L'Instrumentum laboris* du Synode a mis en évidence la distance qui existe entre le Magistère et le comportement des fidèles. Une distance qui demande encore aujourd'hui d'être bien étudiée et comprise. L'Esprit du Seigneur ne cesse jamais d'agir dans l'histoire humaine, également au-delà des limites de la communauté chrétienne.

Synode, divorcés remariés et personnes homosexuelles

L'art d'accompagner

Le Synode extraordinaire a recommandé une grande audace et une grande créativité pour affronter les grands thèmes de la famille. Dans le Message final il a été souligné la valeur du témoignage de tant de familles chrétiennes qui vivent avec générosité leur mission. En outre, il s'est impliqué avec grande attention pour accompagner les familles « blessées » : séparés, divorcés non remariés, divorcés remariés, familles monoparentales. Le Pape François a parlé également d'un art de l'accompagnement que nous devons apprendre à mettre en pratique. Il ne s'agit pas seulement d'aider ces familles à trouver la voie du salut, mais nous devons aussi leur témoigner le caractère indispensable de la famille. Dans cette perspective – à l'aune de la pédagogie divine – le texte synodal exhorte les croyants à accueillir les « signes de la famille » également là où les unions entre homme et femme n'atteignent pas leur pleine réalisation, comme dans les mariages civils ou les vies en commun stables.

Accueillir les divorcés remariés

La première concerne l'accès aux sacrements de la part des divorcés remariés (n.52 du document final). Ce n'est pas le moment de reprendre ce débat. Dans le texte pourtant il est demandé « d'approfondir la question ». Evidemment le point central commun a été la fermeté dans la réaffirmation de l'indissolubilité du mariage. L'invitation à poursuivre la réflexion nécessite – et selon moi cela n'a pas été suffisamment souligné – une conversion pastorale, c'est-à-dire un engagement plus grand pour accueillir les personnes qui vivent dans ces situations. Il faut avoir présent à l'esprit qu'il ne s'agit pas d'une catégorie de personnes, mais plutôt de fidèles qui vivent des situations de rupture et de douleur et pour cela sont des personnes qui ont besoin d'aide, surtout celles qui ont été abandonnées. La première aide est de pouvoir sentir l'amour de la communauté chrétienne qui les prend dans ses bras, qui soigne leurs blessures et les accompagne dans le développement de leur vie chrétienne. La communauté chrétienne est le premier « corps du Christ » auquel ils doivent s'alimenter. Nous ne devons pas céder à la tentation une règle qui nous justifie et nous exempte du devoir de demeurer près d'eux avec amour. Pour ce qui concerne les Sacrements, nous sommes invités à approfondir ce thème. Pour ma part, depuis longtemps déjà j'ai amorcé une réflexion avec les théologiens et les pasteurs qui permette d'individualiser chaque parcours personnel.

La question homosexuelle

L'autre question concerne les unions homosexuelles. Le Synode a clarifié, sans laisser de place aux doutes, qu'il n'est pas possible d'inscrire les unions homosexuelles dans l'horizon matrimonial et familial car ce dernier présuppose la diversité entre homme et femme et l'indispensable dimension générationnelle. En revanche, ce qui a été mis en relief est l'abandon de tout préjugé et hostilité à l'encontre des personnes homosexuelles. L'attitude du pape François à leur égard parle d'elle-même. Il n'y a aucun doute qu'il faut approcher et accompagner avec soin les familles qui ont des personnes homosexuelles en leur sein.

La question féminine

Parmi ces thèmes nous trouvons la question féminine. L'élaboration d'une nouvelle culture de la famille n'est pas possible sans l'implication des femmes : elles n'accepteraient pas quelque chose dont elles ne feraient pas partie, et qu'elles ne contribueraient pas à construire. D'un autre côté ce sont elles qui se trouvent au centre de la culture de l'autre qui est à la base de toute forme de lien familial. Elles sont les premières à le mettre en pratique avec les enfants, comme elles ont été les premières à le refuser à cause d'un sens altéré de l'émancipation.

Sans une active présence féminine dans l'élaboration d'une nouvelle pastorale notre travail serait inutile. Dans la majorité des situations, au jour d'aujourd'hui ce sont les femmes qui s'en vont, qui dissolvent le lien familial, mais ce sont toujours elles qui portent le poids du travail pour soigner les enfants, les malades, les personnes âgées. Les

hommes, bien souvent, fuient devant leur responsabilité. Il est réellement difficile de parler de la famille sans reconnaître l'importance des femmes, sans écouter ce qu'elles ont à dire à leur sujet.

Vers une nouvelle pastorale de la famille

A mon avis, plus qu'une nouvelle conception de la pastorale familiale, le Synode doit privilégier une conception de toute la pastorale dans le sens familial. Cela signifie qu'il faut entièrement repenser la relation entre la famille et la communauté chrétienne. Aujourd'hui nous trouvons un éloignement réciproque et il est urgent d'avoir une osmose plus solide : il y a besoin de plus de famille dans la communauté chrétienne et de plus d'Eglise dans la famille. Saint-Jean Chrysostome avait l'intuition de la corrélation entre la famille et la communauté chrétienne. Il parle de famille comme d'« église de la maison » (domestique) en l'unissant à l'« église de la ville ». L'une a besoin de l'autre. Et entre les deux est vivifié cet amour qui conduit à ne pas se replier sur soi-même et à aimer aussi les autres.

Si il est certain qu'« il n'est pas bon que l'homme demeure seul », il est tout aussi vrai qu'il n'est pas bon que la famille demeure seule. Malheureusement aujourd'hui la famille est abandonnée par les institutions dans l'océan agité de la vie, souvent négligée, exploitée et maltraitée. Il existe un risque que la famille se ferme sur elle-même. Il est indispensable de promouvoir une culture de l'amour comme don, comme service aux autres. La famille ne doit pas vivre seulement pour elle-même mais pour l'édification d'une vie transcendante. Elle a besoin de la communauté pour ne pas être à la merci de l'individualisme. C'est dans cet horizon que se pose la question très délicate du rapport entre la foi et le sacrement du mariage.

Cette perspective pastorale doit se concrétiser à partir de l'initiation chrétienne pour parvenir à la préparation des jeunes au mariage, puis pour accompagner les premières années de la nouvelle famille avec son insertion dans la vie de la communauté chrétienne, et avec une nouvelle attention pour les personnes âgées. Au final, la pastorale familiale a du sens dans la mesure où elle comprend « tous les âges de la vie », comme le disait Romano Guardini, aussi bien sur le plan individuel que sur le plan social. La synthèse de cette action pastorale complexe se réalise dans l'Eucharistie dominicale, qui est le lieu où se construit l'Eglise comme « Famille de Dieu » et la famille comme « petite Eglise ».

Ensuite vient la nécessité d'un dialogue avec la société d'aujourd'hui avec tous ses changements (je pense par exemple à une plus grande prise de conscience de la dignité de l'homme et de la femme vis-à-vis de leur propre subjectivité, et aussi de la valorisation de la femme dans la vie de l'Eglise), sans en être esclave, pour élaborer une culture plus riche du mariage et de la famille, comme je l'ai déjà dit. Il existe aussi d'importantes questions d'ordre culturel et politique que nous ne pouvons pas négliger. Je pense, par exemple, à la question de l'identité de genre, c'est-à-dire sur ce que signifie d'être homme et d'être femme. La destruction de la spécificité sexuelle, proposée par la culture du genre, qui triomphe aujourd'hui au niveau international, doit trouver de notre part des réponses qui soient claires et convaincantes. Le thème de la transmission

culturelle entre les générations est décisif, et par conséquent la transmission de la foi. Sans famille – et sans les femmes en particulier – il est impossible de transmettre la foi aux générations à venir.

D'autres thèmes qui devraient faire partie d'une pastorale de la famille plus attentive à la réalité contemporaine comme par exemple les droits de la famille, les droits intergénérationnels, qui comprennent les droits des enfants et ceux des personnes âgées, des malades, le droit au travail, au repos, etc. Il s'agit d'un champs très vaste et complexe qui nécessite des interventions culturelles et politiques, outre que spirituelles. Il doit émerger une sagesse nouvelle, une force nouvelle, qui promeuvent et défendent le mariage, la famille et la vie. Si nous sommes capables d'orienter ensemble ce mouvement de promotion et de défense du mariage et de la famille, nous pourrons aussi impliquer les traditions religieuses, en commençant par l'hébraïsme et en continuant avec les humanistes honnêtes, afin que ce patrimoine commun de l'humanité puisse aider tous les peuples à être une famille, dans laquelle ses divers membres sachent vivre ensemble en paix.

Conclusion

Pour conclure je voudrai souligner que dans le *kairos* actuel, l'Eglise porte sur ses épaules la responsabilité de montrer au monde que le lien stable et procréateur de l'homme et de la femme construit réellement les communautés humaines qui sont à la hauteur de l'homme. J'ai mentionné les considérables batailles qu'il reste encore à mener. Le point central pourtant à affronter est la façon par laquelle la transmission de la vie influence sur la perception de la vie, c'est-à-dire transmettre aux générations le respect vers le mystère de l'amour depuis son origine jusqu'à son terme ultime, inscrit dans l'intimité du Dieu trinitaire.

La réponse nous est donnée grâce à un nouveau printemps des familles chrétiennes, tant celles qui jouissent d'une bonne santé que de celles qui sont blessées, aidées pour être en mesure de sortir avec joie de tout confinement qui puisse la replier sur elle-même, pour se mettre, si on peut dire ainsi, en un « état de mission », c'est-à-dire dans l'attitude de partager ses propres biens sous le signe de la foi. Le lien des familles avec la communauté ecclésiale – même s'il est trop fragile comme je l'ai déjà dit – est déterminant. Avec la fragmentation humaine d'aujourd'hui, une nouvelle impulsion doit être donnée à la dimension ecclésiale. Seules les communautés et les familles vivantes et vitales conservent ce « grand mystère », par rapport au Christ et à l'Eglise, dont parle l'Apôtre Paul (Ef 5, 32). L'horizon s'élargit : il est nécessaire une nouvelle pastorale familiale, où mieux encore, « inspirer au sens familial toute la vie de l'Eglise », afin d'être toujours plus « Famille de Dieu » et ferment qui aide l'humanité à être « une famille de peuples ».